

Noël : si Marie m'était contée

Autor(en): **Polonovski Vauclair, Brigitte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **76 (1988)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Noël : si Marie m'était contée

Pour toutes les femmes nées et élevées dans l'aire de la civilisation chrétienne, qu'elles soient ou non croyantes, Marie est une référence incontournable. Nous avons voulu profiter de l'approche de Noël pour reparler de cette figure féminine archétypale de notre culture : de sa signification dans les traditions catholique et protestante, mais aussi, à travers deux textes personnels, des résonances de réflexion très personnelles qu'elle éveille.



Botticelli :
« Vierge du Magnificat »
Galerie des Offices à Florence.

Les rédactrices de FS responsables du dossier ont fait appel pour le réaliser à quatre personnalités extérieures à la rédaction : Jean-Bernard Livio, théologien jésuite, Francine Carrillo, théologienne protestante, Michèle Bolli, licenciée en sciences de l'éducation, qui termine actuellement un doctorat à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, et Monique Ribordy, catholique, mère de trois enfants et grand-mère de trois petits-enfants.

Dans la tradition catholique, Marie a suscité piété et superstitions, et dans les communautés, pendant des siècles, elle a été de toutes les fêtes, de tous les sermons, de toutes les prières. Mais dans le contexte théologique de l'après-Vatican II, ce concile tenu en 1964 qui a recentré sur l'essentiel, c'est-à-dire sur le Christ et l'engagement en faveur des pauvres, l'Eglise et sa mission dans le monde, il est devenu difficile de parler de Marie.

Le dernier chapitre de la « Constitution dogmatique sur l'Eglise » (Vatican II) replace Marie dans le mystère du Christ et de l'Eglise ; puis le pape Paul VI, en 1974, donne les orientations pour le culte de la Vierge en insistant sur quatre pôles :

- **L'orientation biblique** : Marie n'est nommée que 19 fois dans les Evangiles ; la discrétion est donc de mise ; ce n'est que peu à peu que Marie est apparue dans la piété des communautés chrétiennes comme la croyante par excellence ;

- **L'orientation liturgique** : Paul VI insiste sur le danger de confondre liturgie et exercices de piété et met en garde contre les excès ou de cette piété traditionnelle ou de sa suppression ;

- **L'orientation œcuménique** : la préoccupation dominante de l'Eglise étant le rétablissement de l'unité des chrétiens, la piété mariale doit tenir compte des diverses sensibilités et être le chemin qui conduit au Christ ;

- **L'orientation anthropologique** : on doit tenir compte des acquisitions des sciences humaines et de la contribution essentiellement positive du féminisme.

Modèle pour les croyants

Chaque pape depuis Vatican II a ajouté ses pierres dans cette direction, et aujourd'hui Marie n'est plus présentée comme le modèle de la féminité pas plus que le féminin dans l'Eglise n'est identifié au rôle de Marie. Paul VI l'a souligné, Marie est un modèle pour les croyants.

La conscience et l'affirmation de la diversité des femmes impliquent qu'il y a plusieurs manières d'être femme, et donc que Marie ne peut en être le modèle, avec ces « vertus » qu'on imaginait être « féminines », soit effacement, humilité, soumission, passivité. Ces vertus ne correspondent bien sûr pas à la réalité des femmes mais elles ne correspondent pas non plus à l'image de Marie donnée dans l'Evangile :



Vincent Van Gogh, copie de « La Pietà » de Delacroix : Marie, une référence incontournable.

libre, audacieuse, forte, autonome, passionnée et solidaire de son peuple. D'autre part, Marie n'est pas la seule femme du Nouveau Testament. Le malentendu a cessé.

Cela posé quant à la position de magistère, encore affirmée et confirmée par l'encyclique du pape Jean Paul II sur « la bienheureuse Vierge Marie dans la vie de l'Eglise en marche » et tout récemment dans sa lettre sur « la dignité et la vocation de la femme », il reste la pratique actuelle des catholiques.

Il existe quatre dogmes mariaux.*

- Le premier dogme a été affirmé au concile d'Ephèse en 431 : « Marie est mère de Dieu (theotokos en grec) parce que mère de Jésus et que Jésus est Dieu. »

La nouveauté de Jésus

- Marie est toujours vierge. Seule la conception virginale de Jésus est attestée ; elle ne souligne pas la virginité elle-même, mais signifie la nouveauté de Jésus, né de Marie. La virginité perpétuelle est une donnée admise depuis le 2^e concile de Constantinople en 553.

- Le dogme de l'Immaculée Conception qui date de 1854 est tributaire de la vision du péché originel qu'on avait à cette époque, mais il est discuté depuis le V^e siècle. Thomas d'Aquin était contre le principe de ce dogme pour éviter qu'on croie que Marie est sauvée indépendamment du Christ. Ce dogme proclame que Marie n'a pas le péché originel.

- Le dernier en date, proclamé par Pie XII en 1950, définit comme dogme de foi que la Vierge Marie a été élevée en âme et en corps dans la gloire céleste (Assomption). Ce sujet de la « dormition » de Marie était déjà discuté dès le Ve siècle.

Ces quatre dogmes sont la base de la piété mariale actuelle.

Les fêtes liturgiques en l'honneur de Marie sont : le 25 mars l'Annonciation, le 15 août l'Assomption, et le 8 décembre l'Immaculée Conception.

La prière mariale se résume à la prière de Marie : le Magnificat, devenue prière de l'Eglise, et les prières à Marie sous forme d'invocation, de louange ou de mémoire, dont les plus connues sont l'Angélus et le Rosaire.

Marie de Nazareth

A lire l'ensemble des données que l'on peut tirer des écrits du Nouveau Testament nous parlant de Marie, on reste un peu déçu. Certes, elle est présente aux moments importants de la vie de Jésus, de sa naissance à sa mort ; elle sera à l'origine du premier « signe » opéré par Jésus à Cana ; elle fera partie du groupe des femmes qui suivent le Maître sur les routes de Palestine, de Galilée en Judée et jusqu'au pied de la Croix ; elle est mentionnée encore parmi les premiers disciples après l'Ascension et à Pentecôte. Mais sa présence est plus que discrète et il semble bien que certains évangélistes (Matthieu et Marc) tentent plutôt d'en effacer la trace. Heureusement Luc, plus sensible à l'entourage féminin de Jésus, nous livre d'autres détails sur Marie et surtout introduit son évangile par ce récit de l'enfance riche en renseignements sur la famille de Jésus et dans lequel on lit le passage si connu de la Nativité.

Or c'est là précisément que s'enracine l'affirmation extraordinaire de l'Evangile et qui va faire de cette « bonne nouvelle » le centre théologique d'une nouvelle religion, le christianisme. L'Ange dit à Marie « Celui qui va naître de toi sera saint et sera appelé Fils de Dieu » (Luc, 1 : 35).

Quand Dieu se fait homme, pour entrer en humanité, Il choisit une femme entre toutes les femmes, une fille de Nazareth, autrement dit de nulle part, donc... de partout.

Le lien entre la divinité et l'humanité — l'échelle de Jacob dans la tradition juive — Dieu choisit de le réaliser dans l'humanité à travers ce qui la représente le plus pleinement : Dieu s'est fait homme par une « femme », parce que la femme est celle qui donne la Vie (en hébreu *eve* : celle par qui la vie passe).

Cette femme de Nazareth s'appelait Marie, accordée en mariage à un certain Joseph de la famille de David. Le lieu, le temps et le cadre sont fixés : Dieu peut entrer en histoire. Reste à faire jouer la liberté humaine.

Apparitions : l'Eglise prudente

Une dernière forme de piété mariale très importante est le pèlerinage aux lieux d'apparition, et dans les sanctuaires dédiés à Marie. En France on a dénombré plus de 600 lieux dédiés à la Vierge. Lourdes est le plus important du monde avec ses plus de 4 millions de pèlerins par an (cf. article en p. 15). Depuis 1830, sept apparitions de la Vierge ont été reconnues officiellement par l'Eglise. Mais de 1928 à 1970 on a recensé plus de 210 apparitions attribuées à Marie et non reconnues par l'Eglise, qui est très prudente et qui affirme qu'on peut refuser son assentiment à ces révélations à condition qu'on le fasse sans mépris. Les apparitions sont des signes et non des preuves, elles ne sont pas indispensables, mais peuvent aider la foi de certains.

Deux apparitions récentes occupent de temps en temps les pages des journaux : Medjugorje en Yougoslavie, où la Vierge serait apparue plus de 2000 fois déjà depuis 1981, et Kibeho au Rwanda. Ces lieux d'apparition sont populaires, avec leur lot de conversions et de guérisons. A part Lourdes (apparition en 1858 à Bernadette), rue du Bac à Paris (1830), La Salette (1846), Fatima (1917), Beauraing en Belgique (1832) sont les plus connus.

Brigitte Polonovski Vaclair

* Un dogme est l'expression ecclésiastique d'un certain consensus des fidèles qui dit la foi d'une communauté. Le dogme est au service de la révélation, de la foi, mais ne dit pas toute la foi et la formule dogmatique porte toujours l'empreinte de son temps.

ne. Marie dit alors : « Je suis la servante du Seigneur, que tout se passe en moi comme tu l'as dit. » L'accord est parfait et c'est pour cela surtout que la pensée chrétienne retiendra pour désigner cette jeune femme l'expression « vierge et mère ».

Vierge, elle l'est précisément parce qu'elle a en toute liberté accepté d'être celle qui recevait tout, non d'un autre à son (et notre) niveau de compréhension humaine, mais de l'Autre, son Dieu, Père et Créateur. Mère, elle le devient par sa libre disposition d'elle-même face à la Parole reçue, non pour elle mais pour l'ensemble de l'humanité, de tous les temps et de tous les lieux.

La jeune femme de Nazareth d'il y a 2000 ans est donc désormais sortie de l'anonymat pour apparaître pour l'ensemble de l'humanité celle par qui Dieu se veut sauveur du monde. Du particulier il nous fait passer à l'universel : nous ne pouvons jamais dire « Jésus » sans révéler par là même le passage de Dieu en humanité par une Femme, Marie.

Jean-Bernard Livio

Marie et la Réforme : une place à retrouver

Les premiers réformateurs voyaient en Marie une figure importante en tant que servante du projet divin et modèle de foi. Cette importance s'est amenuisée au fil du développement de la tradition réformée : elle est aujourd'hui à repenser.

Si'il fallait résumer à l'extrême l'enseignement de la Réforme à propos de Marie, on pourrait reprendre ce mot d'un pasteur français du XVI^e siècle : « Que Marie soit en honneur et que le Seigneur soit adoré. »

On retrouve là deux motifs qui ont traversé la pensée réformée jusqu'à nos jours :



« Marie, reine du Ciel », tapisserie de l'école franco-flamande, abbaye de Royaumont : pour la tradition protestante, cette interprétation de la figure de Marie revient à lui donner des attributs qui ne reviennent qu'à Dieu.

d'une part, la place toute particulière de Marie dans le dessein de Dieu et, d'autre part, sa subordination au Christ, seul médiateur entre Dieu et les humains.

On ne le sait peut-être pas assez, mais Marie a été une figure importante pour les premiers réformateurs, notamment pour Luther et Zwingli. Reprenant les fondements dogmatiques de l'Eglise ancienne, ils travaillent à donner à Marie un nouveau contenu biblique, orienté tout entier par la christologie. Et s'ils s'élèvent avec véhémence contre les proliférations que connaît le culte marial dans le climat de jugement dernier qui règne à la fin du Moyen Age, c'est pour rendre à Marie l'honneur qui lui est dû, non comme médiatrice des pauvres pécheurs, mais comme humble servante du projet divin.

Luther a beaucoup de tendresse pour

Marie, comme en témoigne son commentaire du Magnificat. Mais pour lui, il ne s'agit jamais d'élever Marie, puisque l'Evangile souligne justement sa petitesse. C'est par grâce qu'elle est devenue la « mère de Dieu » (theotokos), non par mérite. C'est pourquoi on ne doit pas faire d'elle « la reine du ciel », ce qui revient à attribuer à une créature ce qui ne convient qu'à Dieu.

Zwingli est proche de Luther dans sa perception de Marie et voit en elle un instrument de l'histoire du salut et un modèle de vie chrétienne toujours orienté au mystère du Christ. Bien qu'il garde les fêtes mariales, il combat résolument la vénération religieuse de Marie. Le vrai culte de Marie consiste pour lui à se pencher sur les pauvres.

Calvin est plus réservé que ses prédécesseurs au sujet de Marie et, bien qu'il la célèbre comme la vierge sainte, il ne parle jamais d'elle comme « mère de Dieu ». A Genève, toutes les fêtes de Marie sont supprimées, car c'est à Dieu seul que les chrétiens doivent rendre un culte. La pensée de Calvin sur Marie est à entendre dans un contexte de polémique avec « les papistes » pour qui Marie est devenue une « idole », mais cela n'empêche pas le Réformateur de célébrer la « mère de notre Seigneur » comme docteur et modèle de foi.

Par la suite, Marie reçoit toujours moins de place et, chez les théologiens réformés des XVII^e et XVIII^e siècles, l'intérêt pour la figure de Marie est bien tiède en comparaison de la Réforme. Même dans le piétisme allemand qui est plus attentif à la présence du féminin dans la religion, Marie n'est pas mise en relief et le thème s'efface encore davantage avec l'avènement de l'« Aufklärung », où la raison balaie comme superstition tout culte marial.

C'est dans le domaine des arts et de la littérature que le regard sur Marie va se renouveler au XIX^e siècle, non sans poser question, car on assiste, dans le mouvement romantique, à une sécularisation des contenus bibliques qui continue à faire problème aujourd'hui. Il s'agit, dans cette ligne de pensée, non plus de Marie, mais de « l'éternel féminin », et il est significatif